

Pour se faire une première impression ou raviver des souvenirs de lecture, nous vous proposons quatre extraits de romans de Jean-Marie-Gustave Le Clezio publiés respectivement en 1963, 1985, 1998 et 2011 et choisis pour donner un "avant-goût" de son écriture et de ses univers.

1. **Le procès-verbal** : un succès immédiat confirmé par le prix Renaudot salue la publication de cette œuvre d'un jeune homme de 23 ans, écrite dans la mouvance des recherches formelles du Nouveau Roman et proche de l'atmosphère de *L'étranger* de Camus. Dans le passage ci-après imaginaire et réalisme président à la narration de ce récit dans le récit.

« Soit. Racontons des histoires. Elles n'ont pas grand-chose à voir avec cette sacrée réalité, mais c'est un plaisir ; racontons les histoires les plus délicates possible, quelque chose comme l'histoire d'un jardin qui serait à la fois sous la neige et au soleil. Il y aurait des cerisiers un peu partout. Sauf au fond du jardin, où ce serait un grand mur, très blanc. La neige se serait accrochée aux branches des cerisiers et sur le haut du mur. Seulement, à cause du soleil, elle fondrait doucement, et elle tomberait dans l'herbe, avec des bruits de gouttes, floc-floc.

Et un des arbres se plaindrait : « silence !

silence ! je ne peux pas dormir ! » gémirait-il. En faisant craquer ses ramures.

Mais les gouttes continueraient à tomber par terre, en faisant encore plus de bruit. Le soleil dirait :

« Dormir ! Qui parle de dormir ! Personne ne doit dormir quand je suis là, et que je veille ! »

Et sur les poiriers, il y aurait de grosses poires mûres, avec une cicatrice à la place de la bouche. Les oiseaux auraient fait cette cicatrice, mais ça pourrait quand même ressembler beaucoup à une paire de lèvres. Et les poires riraient très fort.

Alors un des cerisiers, le plus âgé, commencerait à se plaindre :

« Silence ! Il faut que je dorme ! Il faut que je dorme ! Sans quoi je ne pourrai jamais fleurir ! »

Les gouttes n'en tiendraient pas compte. Juste avant de tomber, quand elles sont encore retenues par la queue sur les branches, elles crieraient avec des voies suraiguës : « Silence ! silence ! La queue du chat balance ! » Pour se moquer.

Ça serait partout pareil dans le jardin. Les particules de neige s'écraseraient doucement, paisiblement, sur l'herbe, et ça serait drôle, parce que ça donnerait un bruit de pluie alors que le soleil brillerait à pleins feux. & tout le monde se plaindrait. L'herbe, parce qu'elle est verte et qu'elle voudrait changer de couleur. Les brindilles mortes parce qu'elles sont mortes. Les racines parce qu'elles voudraient bien voir le ciel ; les mottes de terre parce qu'elles ont trop de phosphate, les brins d'herbe parce qu'ils étouffent. Et les feuilles de

fraisier, parce qu'elles ont du duvet blanchâtre et que c'est vaguement ridicule, pour une feuille, d'avoir du duvet blanchâtre. Puis le jardin changerait petit à petit ; il n'y aurait presque plus de neige sur les cerisiers ; plus du tout sur le haut du mur. Il n'y aurait presque plus de soleil, non plus, pour la faire fondre. Les bruits commenceraient à être différents. Par exemple, le cerisier, pour se venger, ferait craquer ses branchages. Les poires mûriraient, tout d'un coup, et elles tomberaient par terre ; les unes s'écraseraient, en tachant l'herbe de brun blet. Les autres réussiraient à s'enfuir, et elles ramperaient en havant du suc par leurs cicatrices. Le mur, lui, serait quand même toujours droit, calme, silencieux. Tout blanc. Il ne bougerait pas. Et il se produirait ceci : en voyant le mur si beau, si noble, tout le reste du jardin prendrait honte de son agitation sonore.

Alors, graduellement, on verrait le jardin redevenir doux et glacé. Il n'y aurait plus rien que des turbulences anodines, en tous points microscopiques. Encore quelques heures, et ce serait blanc, vert, rose ; comme un beau gâteau de sucre candi, tranquille, et le sommeil, avec la nuit, viendrait bien à point, oui, réellement bien à point, sur toutes ces feuilles, hein. »

2. **Désert** : un tsunami éditorial de rééditions en traductions internationales accompagne la ferveur avec laquelle fut reçu par un large public ce roman traçant en parallèle en deux moments de l'histoire et de la légende deux cheminements également poétiques et poignants. De l'urbanisation déshéritée d'une cité marocaine la jeune Lalla s'échappe aussi souvent qu'elle peut pour rejoindre le berger Hartani qui l'initie aux secrets du désert et d'une douloureuse et splendide mémoire collective.

Un jour, comme cela, après avoir mangé du pain et des dattes, Lalla a suivi le Hartani jusqu'au pied des collines rouges, là où sont les grottes. C'est là que dort le berger, à la saison sèche, quand le troupeau de chèvres doit s'éloigner pour trouver de nouvelles pâtures. Dans la falaise rouge, il y a ces trous noirs, à demi cachés par les buissons d'épines. Certains de ces trous sont à peine grands comme des terriers, mais quand on entre, la caverne s'agrandit et devient vaste comme une maison, et si fraîche.

Lalla est entrée comme cela, à plat ventre, en suivant le Hartani. Au commencement, elle ne voyait plus rien, et elle avait peur. Tout d'un coup, elle s'est mise à crier : « Hartani ! Hartani ! »

Le berger est revenu en arrière, il l'a prise par le bras, et

il l'a hissée à l'intérieur de la grotte. Alors, quand la vue lui est revenue, Lalla a aperçu la grande salle. Les murs étaient si hauts qu'on n'en voyait pas la fin, avec des taches grises et bleues, des marques d'ambre, de cuivre. L'air était gris, à cause de la lumière rare qui venait des trous dans la falaise. Lalla a entendu un grand battement d'ailes, et elle s'est serrée contre le berger. Mais ce n'étaient que des chauves-souris dérangées dans leur sommeil. Elles sont allées se percher un peu plus loin, en grinçant et en crissant.

Le Hartani s'est assis sur une grande pierre plate, au centre de la grotte, et Lalla s'est assise à côté de lui. Ensemble, ils ont regardé la lumière éblouissante qui entre par l'ouverture de la grotte, devant eux. Dans la grotte, il y a l'ombre, l'humidité de la nuit perpétuelle, mais au-dehors, sur le plateau de pierres, la lumière blesse les yeux. C'est comme d'être dans un autre pays, dans un autre monde. C'est comme d'être au fond de la mer.

Lalla ne parle pas, maintenant, elle n'a pas envie de parler. Comme le Hartani, elle est du côté de la nuit. Son regard est sombre comme la nuit, sa peau est couleur d'ombre.

Lalla sent la chaleur du corps du berger, tout près d'elle, et la lumière de son regard entre en elle peu à peu. Elle voudrait bien arriver jusqu'à lui, jusqu'à son règne, être tout à fait avec lui, pour qu'il puisse enfin l'entendre. Elle approche sa bouche de son oreille, elle sent l'odeur de ses cheveux, de sa peau, et elle dit son nom très doucement, presque muettement. L'ombre de la grotte est autour d'eux, elle les enveloppe comme un voile léger et solide. Lalla entend avec netteté les bruits de l'eau qui ruisselle le long des murs de la grotte, et les petits cris que font les chauves-souris dans leur sommeil. Quand sa peau touche celle du Hartani, cela fait une onde de chaleur bizarre dans son corps, un vertige. C'est la chaleur du

soleil qui est entrée tout le jour dans leurs corps, et qui jaillit maintenant, en longues ondes fiévreuses. Leurs souffles se touchent aussi, se mêlent, car il n'y a plus besoin de paroles, mais seulement de ce qu'ils sentent. C'est une ivresse qu'elle ne connaît pas encore, née de l'ombre de la grotte, en quelques instants, comme si depuis longtemps les murailles de pierre et l'ombre humide attendaient qu'ils viennent, pour libérer son pouvoir. Le vertige tourne de plus en plus vite dans le corps de Lalla, et elle entend distinctement les battements de son sang, mêlés aux bruits des gouttes d'eau sur les murs et aux petits cris des chauves-souris. Comme si leurs corps ne faisaient plus qu'un avec l'intérieur de la grotte, ou bien prisonniers dans les entrailles d'un géant.

L'odeur de chèvre et de mouton du Hartani se mêle à l'odeur de la jeune fille. Elle sent la chaleur de ses mains, la sueur mouille son front et colle ses cheveux.

Tout d'un coup, Lalla ne comprend plus ce qui lui arrive. Elle a peur, elle secoue la tête et cherche à échapper à l'étreinte du berger qui maintient ses bras contre la pierre et noue ses longues jambes dures contre les siennes. Lalla voudrait crier, mais comme dans un rêve, pas un son ne peut sortir de sa gorge. L'ombre humide l'enserme et voile ses yeux, le poids du corps du berger l'empêche de respirer. Enfin, dans un déchirement, elle peut crier, et sa voix résonne comme le tonnerre sur les parois de la grotte. Les chauves-souris, brusquement réveillées, commencent à tourbillonner entre les murs, avec leur bruit d'ailes et leur grinçement.

Déjà le Hartani est debout sur la pierre, il s'écarte un peu. Ses longs bras gesticulent pour écarter les nuages de chauves-souris ivres qui oscillent autour de lui. Lalla ne voit pas son visage, parce que l'ombre de la grotte est devenue plus épaisse, mais elle devine l'angoisse qui est en lui. Une grande tristesse vient en elle, monte sans

s'arrêter. Elle n'a plus peur de l'ombre, ni des chauves-souris. C'est elle maintenant qui prend la main du Hartani, et elle sent qu'il tremble terriblement, qu'il est tout agité de soubresauts. Il ne bouge pas. Le buste rejeté en arrière, un bras devant les yeux pour ne plus voir les chauves-souris, il tremble si fort que ses dents claquent. Alors Lalla le guide vers la porte de la grotte, et c'est elle qui le tire au-dehors, jusqu'à ce que le soleil inonde leurs têtes et leurs épaules.

À la lumière du jour, le Hartani a un visage si défait, si pitieux que Lalla ne peut pas s'empêcher de rire. Elle essuie les traces de terre mouillée sur sa robe déchirée, et sur la longue chemise du Hartani. Puis ensemble ils redescendent la pente vers le plateau de pierres. Le soleil brille fort sur les cailloux aigus, la terre est blanche et rouge sous le ciel presque noir.

C'est comme de plonger la tête la première dans l'eau froide quand on a eu très chaud, et de nager longtemps, pour laver tout son corps. Puis ils se mettent à courir à travers le plateau de pierres, aussi vite qu'ils peuvent, en bondissant par-dessus les rochers, jusqu'à ce que Lalla s'arrête, à bout de souffle, pliée en deux par un point de côté. Le Hartani continue à bondir de roche en roche comme un animal, puis il s'aperçoit que Lalla n'est plus derrière lui, et il fait un grand cercle pour revenir en arrière. Ensemble ils restent assis au soleil, sur une pierre, en se tenant très fort par la main. Le soleil décline vers l'horizon, le ciel devient jaune. De loin en loin, dans les collines, dans les creux des vallées, les sifflements aigus des bergers se parlent, se répètent.

3. La quarantaine : mêlant fiction et souvenir reconstitué d'une "épopée" familiale à l'origine d'une implantation à l'île Maurice, ce récit d'un voyage en bateau interrompu en raison d'une épidémie par une mise en quarantaine sur une île où les blancs imposent un "apartheid" à une population aussi souveraine que contrainte à un esclavage de fait empoigne le lecteur. C'est une jeune indienne "déplacée", riche de sa tradition et de sa proximité du monde physique, qui sera pour le jeune héros une incomparable médiatrice.

Suryavati est apparue. Sans hésiter, elle s'est engagée sur le récif, bien que la mer ne se soit pas encore complètement retirée. À l'aide de son harpon, elle fouille dans les crevasses, elle ramasse des coquilles qu'elle met dans un sac accroché autour de son cou. Pour marcher plus facilement dans les flaques, elle a relevé sa robe et l'a nouée entre ses jambes, à la manière d'une culotte turque.

Elle marche facilement, comme si elle glissait, sans effort. Quand j'ai voulu la suivre sur le récif, l'eau était opaque, couleur du ciel nuageux, et les algues bousculées par le ressac m'empêchaient de voir le passage. Bientôt j'étais perdu, avec de l'eau jusqu'à la taille. En même temps le ressac me tirait en arrière, vers les vagues qui déferlaient. J'ai eu beaucoup de mal à regagner la rive, en m'agrippant aux pointes aiguës des coraux. Au loin, au milieu du lagon, la silhouette de la jeune fille paraissait irréelle, légère. Les oiseaux de mer volaient au-dessus du récif, les pailles-en-queue énervés poussaient des cris de crécelles. À un moment, elle s'est retournée. J'étais en train d'émerger du lagon, sur la plage, les genoux et les mains écorchés. Suryavati était loin, son châle rouge faisait une ombre sur son visage, mais il m'a semblé qu'elle riait. Je devais avoir l'air piteux, avec mes habits mouillés, mon pantalon déchiré aux genoux.

J'avais mal sous la plante du pied droit. En me débattant dans le courant, j'avais dû marcher sur un oursin, et je sentais une brûlure intense. En même temps, la mer est revenue, les vagues ont recommencé à déferler sur la barrière de corail. Le vent soufflait en bourrasques. Je ne sais pourquoi, je me suis mis debout sur la plage, et j'ai appelé la jeune fille. Je criais : « Ohé ! » comme si elle pouvait m'entendre. Elle est revenue sur ses pas, en se hâtant. Elle aussi avait vu la tempête qui arrivait.

Je boitais sur la plage quand elle est sortie du lagon. Comme je lui disais : « Bonjour ! », elle m'a regardé. Sa robe couleur de mer était trempée par les vagues, elle avait ôté son foulard et ses cheveux noirs étaient collés sur ses épaules. Dans le sac de vacoa qu'elle portait autour du cou, j'ai vu sa récolte d'oursins, et à l'extrémité du harpon, comme des haillons, les ourites qu'elle avait clouées. Ce que j'ai remarqué surtout, ce sont ses yeux, d'une couleur que je n'avais encore jamais vue, jaune d'ambre, de topaze, transparents, lumineux dans son visage très sombre. Elle m'a regardé un long instant, sans ciller, sans crainte, et moi j'avais le cœur qui battait trop fort, je ne savais pas ce que Je devais dire.

Elle m'a fait asseoir dans le sable. Elle a planté le harpon à côté d'elle, et elle a pris dans son sac un petit couteau, juste une lame pointue sans manche. Avant même que je réalise ce qu'elle allait faire, elle a pris mon pied droit et elle a incisé la peau dure, à la base du gros orteil. Elle m'a montré dans la paume de sa main la minuscule dent bleutée. « Tu as de la chance, c'est juste un morceau de corail. » Elle indiquait le récif. « Ici, c'est plein de laffes-la-boue. » Comme je la

regardais, elle a cru que je ne comprenais pas le mot. « Vous appelez ça des poissons-scorpions. Ça peut te faire mourir. » Je la regardais avec étonnement, parce qu'elle m'avait parlé en français, sans accent. Je voulais lui poser des questions, lui demander son nom, pourquoi elle était ici, depuis combien de temps, mais elle s'est relevée, elle a ramassé ses affaires, et elle est partie à la hâte, en courant à travers les broussailles. Elle a escaladé le glacis au bout du cap, et elle est entrée dans le petit bois de filaos qui nous sépare de Palissades.

Malgré la blessure de mon pied, j'ai essayé de suivre sa trace. Comme si c'était un jeu qu'elle avait joué avec moi, qu'elle s'était cachée derrière un buisson pour me surprendre. Ou peut-être que j'imaginai qu'elle était venue sur le récif pour me rencontrer, pour me trouver. Je crois que c'est moi qui avais des idées d'enfant. Je sentais mon sang battre dans mes artères, le vent et la lumière m'étourdisaient. Je boitillais pieds nus à travers les broussailles, les genoux et les mains en feu.

De l'autre côté des filaos, je me suis retrouvé tout à coup devant le village de Palissades. J'étais arrivé sur le versant nord, là où vivaient les parias. C'étaient des huttes de branchages, consolidées par des blocs de lave non jointoyés, avec des toits de palmes en mauvais état. Certaines devaient être très anciennes, démolies tempête après tempête, rafistolées à chaque fois. De la fumée montait un peu partout, tourbillonnait dans les rafales. Derrière les huttes, au pied de l'escarpement, il y avait des champs de terre grise où poussaient quelques légumes, des pois, des haricots, quelques cannes de maïs brûlées par le

soleil. Des chiens faméliques erraient entre les huttes ; ils m'avaient senti, et ils se sont mis à grogner. Un des chiens a fait un grand tour pour venir par-derrière, menaçant, les crocs dégainés.

Je me suis souvenu de ce que Jacques m'avait appris, quand j'étais petit. Il disait que c'était le vieux Topsis le cuisinier de la maison d'Anna : « Pour faire la guerre licien, napa besoin fizi, besoin coup de roce. » C'est un proverbe, à chacun selon son mérite, et il m'a semblé ici particulièrement approprié. J'ai ramassé une lave aiguë, et la main levée, j'ai battu en retraite vers mon versant de l'île. Le sirdar n'a pas besoin de garde pour veiller sur sa frontière.

3. La quarantaine : suite

Ce soir, je suis retourné jusqu'au sommet du volcan pour regarder la ville des coolies. Assis à l'abri des ruines du phare, j'écoutais le sifflement du vent dans les pierres. Il pleuvait par intermittence et la mer était démontée, avec cette couleur verte qu'elle avait le soir où nous avons débarqué. Avant même le crépuscule, le ciel a noirci comme s'il y avait un incendie de l'autre côté de l'horizon. Au milieu des gémissements du vent, j'ai entendu le long coup de sifflet du sirdar qui annonce aux croyants l'heure de la prière. Les feux brillaient devant les maisons, à l'abri des auvents. Je sentais l'odeur du riz en train de cuire, l'odeur douce du cumin et des épices. Il y avait si longtemps que je n'avais pas mangé, j'avais un trou au centre de mon corps, cela me faisait trembler un peu, comme de désir. Je voulais voir jusqu'à l'autre bout de la rue, là où commençaient les cabanes des pauvres, là où vivait Suryavati. J'attendais de voir sa silhouette mince, marchant vers les citernes pour puiser de l'eau, au milieu des autres

femmes et des enfants. Mais elle n'est pas apparue. Peut-être qu'elle savait que je l'épiais.

Je suis retourné à la Quarantaine. Pour la première fois, j'ai senti la fièvre venir, une douleur qui naissait dans la blessure de mon pied et remontait le long de mon corps, en soulevant chaque poil, faisant trembloter chaque muscle. Jacques s'est inquiété : « Tu ne vas pas tomber malade ? » Il a examiné la plante de mon pied, a mis un peu de bleu de méthylène. Suzanne m'a donné à boire de l'eau rougie au permanganate, parce qu'il ne restait plus de thé. Dans la nuit, les yeux de Suryavati brillaient, jaunes comme des iris de chat. Je grelottais, enveloppé dans le châle de Suzanne. Je me suis endormi quand le vent s'est calmé, et que le bruit de la tempête est devenu un murmure lointain.

4. Ritournelle de la faim : après *L'africain* consacré à son père, Le Clezio rend hommage à sa mère avec une évocation de la jeunesse d'une enfant prise entre de complexes liens familiaux qui se frayera son chemin entre charges assumées et nécessaire distanciation. L'extrait suivant donne la clé d'une empreinte fondatrice d'un parcours de vie.

Il est arrêté devant la maison. Son visage sanguin exprime un parfait contentement. Sans un mot, il serre la main d'Ethel et ensemble ils gravissent les marches en bois qui mènent au perron. C'est une maison très simple, en bois clair, entourée d'une véranda à colonnes. Les fenêtres sont hautes, grillées de moucharabieh en bois sombre. Le toit presque plat, garni de tuiles vernies, est surmonté d'une sorte de tourelle à créneaux. Quand ils entrent, il n'y a personne. Au centre de la maison, une cour intérieure, éclairée par la tour, baigne dans une lumière mauve étrange. Sur le côté du patio, un bassin circulaire reflète le ciel. L'eau est si calme qu'Ethel a cru un instant que c'était un miroir. Elle s'est arrêtée, le cœur battant, et Monsieur Soliman lui aussi reste immobile, la tête un peu renversée en arrière pour regarder la coupole au-dessus du patio. Dans des niches de bois disposées en octogone régulier, des barres électriques diffusent une couleur, légère, irréelle comme une fumée, couleur d'hortensia, couleur de crépuscule au-dessus de la mer.

Quelque chose tremble. Quelque chose d'inachevé, un peu magique. Qu'il n'y ait personne, sans doute. Comme si c'était ici le vrai temple, abandonné au milieu de la jungle, et Ethel croirait entendre la rumeur dans les arbres, des cris aigus et rauques, le pas soyeux des fauves dans le sous-bois, elle frissonne et se serre contre son grand-oncle.

Monsieur Soliman ne bouge pas. Il est immobile au centre du patio, sous le dôme de lumière, la lueur électrique teint son visage en mauve et ses favoris sont deux flammes bleues. Maintenant, Ethel l'a compris : c'est l'émotion de son grand-oncle qui la fait frissonner. Pour qu'un homme si grand et si fort soit immobile, c'est qu'il y a un secret dans cette maison, un secret merveilleux et dangereux et fragile, et qu'au moindre mouvement tout s'arrêtera.

Voici qu'il parle comme si tout cela était à lui.

« Là, je mettrai mon secrétaire, là mes deux bibliothèques... Là mon épinette et, au fond, les statues africaines en bois noir, avec l'éclairage elles seront chez elles, je pourrai enfin dérouler mon grand tapis berbère... »

Elle ne comprend pas bien. Elle suit le grand homme tandis qu'il va d'une pièce à l'autre, avec une sorte d'impatience qu'elle ne connaissait pas. Enfin il retourne au patio, et s'assoit sur les marches du perron pour regarder le bassin miroir du ciel, et c'est comme s'ils contemplaient ensemble un coucher de soleil sur la lagune, loin, quelque part ailleurs, à l'autre bout du monde, en Inde, à l'île Maurice, le pays de son enfance.

C'est comme un rêve. Quand elle y pense, c'est la couleur mauve, et le disque étincelant du bassin qui reflète le ciel, qui l'envahit. Une fumée qui vient d'un temps très lointain, très ancien. Maintenant, tout a disparu. Ce qui reste, ce ne sont pas des souvenirs, comme si elle n'avait pas été enfant. L'Exposition coloniale. Elle a gardé des babioles de ce jour-là, quand elle marchait dans les allées gravillonnées avec Monsieur Soliman.

« Ici, je mettrai mon vieux rocking-chair, ce sera comme sous la varangue, et quand il pleuvra je regarderai les gouttes piquer l'eau du bassin. Il pleut beaucoup à Paris... Et puis j'élèverai des crapauds, juste pour les entendre annoncer la pluie.. »

— Qu'est-ce qu'ils mangent, les crapauds ?

— Des moucheron, des papillons de nuit, des mites. Il y a beaucoup de mites à Paris...

— Il faudra des plantes aussi, des plantes plates, qui font des fleurs mauves.

— Oui, des lotus. Plutôt des nymphéas, les lotus mourraient en hiver. Mais pas dans le bassin rond. J'aurai un autre bassin pour les crapauds, au fond du jardin. Celui-là, le bassin miroir, je veux qu'il reste aussi lisse qu'une assiette pour que le ciel se regarde. »

L'idée fixe de Monsieur Soliman, seule Ethel pouvait la comprendre. Quand il avait vu les plans de l'Exposition, il avait tout de suite choisi le pavillon de l'Inde, et l'avait acheté. Il avait balayé les projets de son neveu. Pas d'immeuble sur son terrain, pas question de toucher à un seul arbre. Il avait fait planter les paulownias, les coculus, les lauriers d'Inde. Tout était prêt pour accueillir sa folie.

« Moi, je n'ai pas vocation à être tenancier. »

Pour contrer les projets d'Alexandre, il avait fait d'Ethel sa légataire. Évidemment elle n'en a rien su. Ou peut-être qu'il le lui a dit, un jour. C'était peu de temps après sa visite à l'Exposition. Les pièces détachées du pavillon de l'Inde française commencèrent à s'accumuler dans le jardin de la rue de l'Armorique. Pour les protéger de la pluie, Monsieur Soliman les a recouvertes d'une grande bâche laide et noire. Puis il a emmené Ethel jusqu'à la palissade qui masquait le jardin. Il a ouvert le cadenas de la porte, et elle a vu ces piles noires qui luisaient au fond du terrain, elle est restée pétrifiée.

« Tu sais ce que c'est ? a finassé Monsieur Soliman.

— C'est la Maison mauve. »

Il l'a regardée avec admiration.

« Eh bien, tu as raison. » Il a ajouté : « La Maison

mauve, ça sera donc son nom, c'est toi qui l'as trouvé. » Il serrait sa main, et elle croyait voir déjà le patio, les galeries, et la vasque miroir, qui reflétait le ciel gris. « Ça sera à toi. Rien qu'à toi. »

Mais il n'en a plus reparlé. De toute façon, Monsieur Soliman était comme ça. Il disait quelque chose une fois, et il ne le répétait jamais.